

La littérature après la littérature

Michel Biron

Numéro 74, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (2018). Compte rendu de [La littérature après la littérature]. *L'Inconvénient*, (74), 59–61.

LA LITTÉRATURE APRÈS LA LITTÉRATURE

Michel Biron

François Ricard est connu pour son ironie, perceptible dès le titre de ses essais : *La littérature contre elle-même*, *Chroniques d'un temps loufoque*, *Mœurs de province*. Même *La génération lyrique*, son essai le plus célèbre et le plus « sociologique », brosse le portrait des baby-boomers (dont il est) avec le sourire en coin de l'ironiste, selon ce que Milan Kundera appelle « le point de vue de Satan ». Dans chacun de ses textes, François Ricard s'applique et s'amuse à combattre les fausses croyances, la fausse poésie, la fausse innocence, les faux savoirs, c'est-à-dire tout ce qui relève de la naïveté ou du dogme, tout ce qui entraîne l'adhésion spontanée ou rigide à son époque et à son milieu. Il le fait en se réclamant d'une seule « méthode » ou « perspective », celle de la littérature, qu'il compare, oppose et préfère à celles des sciences humaines et sociales, qui lui sont pourtant chères et qu'il maîtrise comme peu de littéraires le font. La littérature est son territoire pour penser ironiquement le monde, et il y revient sans cesse comme on revient au seul lieu où on se sent pleinement chez soi. Dans *La littérature malgré tout*,

il poursuit donc « l'éloge de la littérature » qu'il faisait déjà dans le premier chapitre de *La littérature contre elle-même* (1979). Non pas par nostalgie, mais parce que « la littérature réplique à notre incorrigible désir de certitude et de cohérence (politique, sentimentale, morale, intellectuelle) par le rappel du désordre inextricable de l'existence humaine ».

De tous les recueils d'essais que François Ricard a écrits, *La littérature malgré tout* est à mes yeux le plus construit, le plus unifié, le plus touchant aussi. Même si les textes retenus ont été publiés il y a dix, vingt ou trente ans, ils acquièrent une résonance nouvelle du fait d'être réunis sous le signe du « malgré tout ». L'hommage à la littérature comme distance ironique y est repris, mais ce n'est plus l'essentiel. Le monde a profondément changé. La littérature n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle était il n'y a pas si longtemps. Triomphante au tournant des années 1980 (en particulier dans un Québec emballé par sa modernité fraîchement conquise), la voici condamnée à résister, à survivre.

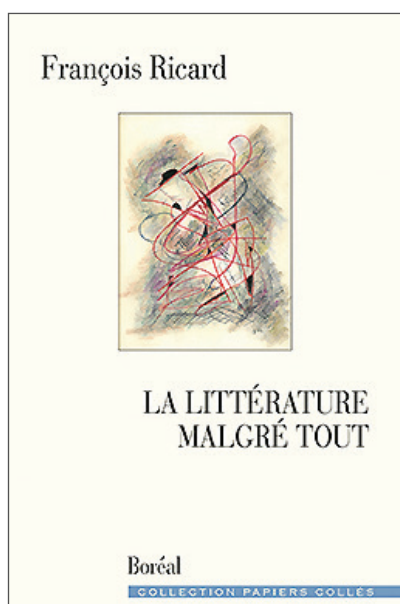
La littérature malgré tout n'est pourtant pas un livre amer ou résigné. C'est au contraire un livre tourné vers le présent et même l'avenir, un livre qui pense la littérature *après la littérature*. L'essayiste ne cherche pas à repérer les signes du déclin de la littérature comme on mesure la fonte des glaciers pour alerter le monde sur les dangers qui guettent la planète. La littérature n'est pas moins puissante ou sublime du fait qu'elle ne règne plus. Elle agit autrement et il faut la chercher ailleurs que dans les journaux ou les médias de grande diffusion.

Il faut même la chercher ailleurs que dans les lieux où on est censé la défendre, comme à l'université. François Ricard prévient son lecteur, dès l'avertissement, qu'il n'écrit pas pour les spécialistes, les « professionnels de la littérature ». Le mot qui revient le plus souvent dans son essai est celui de *beauté* (trente-six occurrences). Ce n'est pas un concept très à la mode dans les études littéraires. Est-ce un hasard s'il apparaît d'abord, dans *La littérature malgré tout*, sous la forme d'une question posée par un étudiant de cégep, qui demande tout

bêtement à l'auteur : « Qu'est-ce que la beauté ? » À l'université, on enseignera à cet étudiant à reformuler sa question en termes plus savants, moins impressionnistes. Très vite, cet étudiant apprendra à interioriser cet interdit de sorte que la question lui apparaîtra à lui aussi naïve ou ridicule, et surtout inutile puisqu'elle ne permet pas de faire l'objet d'une demande de bourse ou de subvention, n'ayant aucune chance d'être prise au sérieux par des experts. En attendant, le dialogue s'établit spontanément entre cet étudiant préuniversitaire et l'universitaire retraité qu'est l'essayiste. C'est donc à des lecteurs de ce type que celui-ci s'adresse ; c'est pour eux qu'il parlera de la beauté de la littérature, et qu'il le fera le plus simplement et le plus intelligemment possible (simplicité et intelligence vont miraculeusement de pair chez François Ricard), encouragé par la conviction que cette question non seulement ne date pas d'hier, mais nous survivra.

Le cœur de l'essai de François Ricard, en ce sens, est la remarquable deuxième partie, intitulée « Lectures au grand air » et composée de lectures d'œuvres qui n'ont en commun que de l'avoir séduit. Elles ne sont rattachées à aucun événement particulier, à aucun anniversaire qu'il faudrait à tout prix célébrer, à aucune visée politique. Elles n'appartiennent pas à un seul corpus national, et c'est là une des barrières que l'essayiste cherche à lever afin de sortir la littérature « au grand air », y compris la québécoise, qu'il lit ici en la projetant dans le « grand contexte ». Gabrielle Roy se trouve tout naturellement à côté de Kafka, du poète Georges Sèféris ou du romancier Curzio Malaparte dont l'œuvre, « trop forte pour nous », aurait eu sa place parmi les chefs-d'œuvre romanesques du 20^e siècle si l'histoire littéraire ne l'avait pas systématiquement reléguée au « petit contexte » de l'Italie ou de la Seconde Guerre.

Plusieurs de ces « lectures au grand air » mettent de l'avant des œuvres toutes récentes, ce qui montre bien que la littérature après la littérature n'a pas perdu son pouvoir d'enchantement. Mais il faut marcher un peu plus loin, hors des sentiers battus, et souvent ailleurs que dans le seul jardin fran-



cophone. Sauf Gabrielle Roy, Michel Déon et Philippe Muray, les auteurs admirés par François Ricard viennent tous de l'extérieur de la francophonie et ne nous parviennent que grâce à des traducteurs et à des médiateurs éclairés, dont plusieurs collaborent à *L'Atelier du roman*, revue parisienne à forte teneur internationale où l'essayiste lui-même a fait paraître une première version de la plupart des textes réunis dans cette partie du livre.

On découvre avec lui des œuvres dont la presse francophone n'a à peu près pas parlé, au fil de promenades apparemment sans but, comme le dit de façon amusante le sous-titre de la partie : « Où l'auteur, errant de la Grèce à l'Amérique, de la Pologne à l'Italie, de la France au Québec, se trouve partout dans sa patrie ». Qui connaît *Tworcki* (2006) du romancier polonais Marek Bieńczyk, *Le Dicôlon* (2011) de Yannis Kiourtsakis, *Proleterka* (2003) de la romancière helvético-italienne Fleur Jaeggy, ou encore *Le héros de Gand* de Nikos Kachtitsis, traduit du grec et publié en 2010 à Montréal, où l'auteur a vécu de 1956 à 1970 ? Ces quatre romans n'ont à première vue absolument rien d'actuel et semblent détachés de tout ce qui pourrait leur donner une forme d'urgence, de nécessité, de « pertinence » comme on dit aujourd'hui. Mais les lectures qu'en propose François Ricard dépassent le simple compte rendu : ce sont chaque

fois de petits événements, des chocs esthétiques. L'essayiste pénètre au cœur de ces œuvres (il tient au mot : ce ne sont pas de simples « textes ») et donne à lire son propre éblouissement face à tant de *beauté*. Nulle ironie ici, mais une expérience de lecture, qu'il communique de la façon la plus concise, la plus rigoureuse et la plus sobre. L'essayiste n'essaie pas d'être original, de se montrer plus fin que l'auteur ou que d'autres lecteurs : il se place, insiste-t-il dans un passage qui est une sorte d'art poétique de la critique, à la hauteur de l'œuvre, c'est-à-dire ni au-dessus ni en dessous de celle-ci, mais avec elle. Il invente ce que Roland Barthes appelait une « seconde écriture », par quoi il ouvre chaque œuvre à des relais et à des reflets qui la prolongent.

Ce sont des pages magnifiques où l'essayiste exprime toute son admiration pour des œuvres rares, certes, méconnues assurément, inactuelles si on veut, mais dont la grandeur le ravit. Autant François Ricard croit en cette littérature, autant il est convaincu que la littérature ainsi définie par sa hauteur et sa beauté est précisément ce que l'époque actuelle, toute à l'égalitarisme, rejette. La dernière partie de *La littérature malgré tout*, la plus polémique, s'intitule ainsi « Une littérature qui se défait », par inversion du titre devenu classique de Gilles Marcotte (*Une littérature qui se fait*). Le sous-titre donquichottesque en rajoute : « Où l'auteur s'accroche à ce qui disparaît ».

Qu'est-ce qui se défait ou disparaît ? Pour plusieurs, la littérature ne s'est jamais si bien portée, elle n'a jamais été si dynamique, si riche, si démocratique aussi. Faux, répond l'essayiste : il suffit de regarder ce qui s'enseigne et se dit dans les médias pour s'en convaincre. Il évoque ainsi « la place faite aux lettres dans l'enseignement secondaire et collégial », « le traitement réservé à la littérature dans les médias, où la bêtise le dispute au mépris », « le verbeux, le non moins méprisant déni de la littérature que distille une certaine critique universitaire bardée de théories audacieusement démystificatrices ». Il évoque surtout la perte d'une forme de mémoire littéraire, celle qui fait la grandeur d'œuvres comme celles de Kafka ou de

Marek Bieńczyk, que l'essayiste rapproche de Gombrowicz et de Boccace.

Plus encore, ce qui s'est perdu avec la mémoire littéraire, c'est le sens même du conflit qui oppose ces œuvres au monde tel qu'il va. Il n'y a pas eu rupture ostensible, cela s'est défait doucement, sans violence, par une sorte de processus discret et d'autant plus efficace qu'il passe inaperçu. C'est là le sens du *malgré tout* qui sous-tend le combat de l'essayiste, combat étrange et comme irréel puisque notre époque en refuse la prémisse et fait comme si le buffet post-moderne incluait toutes les formes de littérature. Parmi les traits que François Ricard associe et reproche à l'ère post-littéraire, il y a justement ce refus de voir le conflit entre hier et aujourd'hui, refus qui se traduit par la terreur paradoxale d'un monde faussement pacifié :

En surface, certes, il y a beaucoup d'agitation, et le militantisme festif reste l'un des réflexes les mieux ancrés du post-écrivain, qui n'hésite jamais à se lancer individuellement et surtout collectivement dans diverses batailles pour le progrès social ou idéologique, le plus souvent en attaquant ardemment ce que personne ne songe à défendre et en défendant non moins ardemment ce que personne ne songerait à attaquer. Mais dans l'enceinte même de la littérature, c'est le calme plat. Finies les avant-gardes, finies les écoles littéraires, finies les polémiques et les imprécations.

Fini, donc, le roman au sens fort, car ce dernier ne peut exister sans conflit. Tout roman digne de ce nom commence par un formidable *non* opposé au monde, disait Albert Thibaudet. Cela ne veut pas dire que la littérature disparaît complètement, et on peut même penser que son prestige, sa valeur sociale ou nationale continue de s'accroître même si elle ne règne plus (c'est ce que soutient par exemple Dominique Maingueneau dans *Contre Saint Proust ou la fin de la Littérature*, Belin, 2006). Mais comment ne pas donner raison à François Ricard lorsqu'il affirme que « les plumes ne tremblent plus » ? Comment ne pas voir dans sa formule « l'écriture libérée de la littérature » un brillant résumé de ce qui a cours depuis la fin du 20^e siècle, ici comme ailleurs ? La vision

du monde propre à la littérature, telle qu'elle a existé durant à peu près deux siècles, a cédé la place à une autre vision, celle de l'écriture délivrée du poids de la mémoire ou de l'Histoire.

Pendant toute la modernité, la littérature a régné en maître ; ce temps est révolu. La littérature se survit comme un fantôme. Ce n'est pas la fin du monde, mais c'est la fin d'un monde. « Ici comme ailleurs, obligation nous est faite, si nous voulons garder un peu de lucidité, d'essayer de vivre et de penser "après la littérature". » Je connais peu d'ouvrages qui, mieux que *La littérature malgré tout*, éclairent le monde d'aujourd'hui et aident à l'habiter sans se voiler les yeux.

Il faut dire un mot en terminant du style incisif de François Ricard, aussi percutant que dans ses essais antérieurs, mais légèrement moins ironique, plus serein, plus dépouillé, plus lumineux, tourné vers ce qui se perd, certes, mais aussi vers ce qui reste et plus encore vers ce qui s'en vient une fois qu'on admet, à l'instar de Georges Sèféris, « avoir été une vie entière au service d'un dieu

[pour] s'apercevoir tout à coup que personne ne croit plus en ce dieu ». Ce dieu appelé ici « littérature » ne fait plus peur à personne, nos plumes courent comme si rien ne pouvait les arrêter. Or, l'essayiste s'arrête quand même, refuse l'emportement de l'écriture libérée de tous les surmoi. Dans le chapitre intitulé sobrement « La solitude de l'essayiste », François Ricard se fait une règle de rapprocher l'art de l'essai de l'art du roman : tout essayiste, affirme-t-il, devrait écrire comme si son essai faisait partie d'un roman. Il a bien conscience que son personnage – c'est-à-dire la littérature au sens le plus fort – n'aura pas droit à quelque *happy end*, mais ce héros détrôné n'en est que plus attachant, plus vrai de n'être plus autoritaire comme naguère. Il résiste à sa disparition sans le moindre romantisme, et sa défaite a la beauté d'une promesse tenue. ■

LA LITTÉRATURE MALGRÉ TOUT
François Ricard
Boréal, 2018, 200 p.

le port ^{depuis 2007}
de tête librairie



Librairie agréée
Livres neufs et d'occasion

262, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2T 1P6
514 878 9566
librairie@leportdetete.com
institutions@leportdetete.com

Roman
Poésie
Théâtre
Bande dessinée
Jeunesse

Philosophie
Histoire
Sciences humaines
Sciences
Arts

269, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2T 1P6
514 878 9566
librairie@leportdetete.com
institutions@leportdetete.com